



MATERA (ITALIE) - envoyé spécial

La revanche

La ville de Matera, dans la région de Basilicate, le 13 février.

VITTORIO ZUCCO/GETTY IMAGES/JF

Débute alors pour les sassi une période d'abandon. Pendant un quart de siècle, nul ne sait trop quoi faire de ce passé écrasant. Les familles refoulent les souvenirs les plus honteux, le « miracle économique » éloigne le spectre de la misère, des milliers de jeunes partent pour le nord du pays, où ils vont travailler dans les grandes industries de Lombardie et du Piémont. Au cœur de la ville, les sassi restent à l'abandon, comme une plaie ouverte. Le Parti communiste veut en faire un « Pompéi de la civilisation agricole », d'autres évoquent l'idée de les murer pour achever de faire disparaître leur image... C'est compter sans la mobilisation d'une génération de jeunes habitants, qui refusent de voir effacées – ou transformées en musée – ces reliques du passé.

L'actuel maire de Matera, Raffaello De Ruggeri, un avocat élu à la tête d'une liste civile apolitique en 2015, à près de 80 ans, est depuis l'origine l'une des figures de proue de ce mouvement. « Je suis né et j'ai grandi en haut, dans la ville, pas dans les sassi, mais ce monde m'était tout de même familier, indique-t-il. Après l'évacuation, il s'était créé un vide au cœur de la ville, que toute la population a ressenti. Nous étions contre ce phénomène, et en 1959, nous avons créé une association de défense des sassi, La Scaletta, qui a également exploré les grottes du massif de la Murgia, découvrant des dinosaures d'il y a 20 millions d'années. Au début, on se moquait de nous. En 1969, quand j'ai voulu acheter une maison dans les sassi, le notaire a refusé d'écrire l'acte de vente ! C'est alors qu'on a com-

Le plus étrange, c'est qu'au départ on ne voit rien. En arrivant de la gare routière, Matera se présente comme n'importe quel chef-lieu de province du sud de l'Italie, à cette différence près que le visiteur y perçoit d'emblée comme un parfum d'aisance inattendu dans cette partie du pays. Il l'aborde avec en tête des images de l'Évangile selon saint Matthieu de Pier Paolo Pasolini et dans la poche le livre de Carlo Levi *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, imaginant par avance un décor de désolation, fruit de siècles de misère et d'aliénation. Mais c'est bien l'impression de débarquer dans une cité du Sud un peu plus prospère que la moyenne qui ne cesse de se renforcer à l'approche du centre et de la piazza del Sedile.

Il faut alors s'engager sous un petit porche, et découvrir le panorama, pour comprendre enfin. Vu de ces hauteurs, le relief change complètement : Matera cesse d'être à la logique d'un plan pour épouser la forme de la roche, qui descend jusqu'au bord d'un profond ravin creusé par la Gravina, un ruisseau à peine visible. Les maisons, nichées à même la roche, semblent être posées les unes sur les autres, et les rues se fauillent comme elles peuvent, en lacets accidentés, dans cet enchevêtrement. De nuit, le spectacle de cet immense espace en forme de cuvette est plus saisissant encore : agglomération de maisons y est si dense que c'est comme si la croûte terrestre elle-même s'illuminait.

Bienvenue dans le monde labyrinthique des sassi (« habitations troglodytes ») de Matera, longtemps qualifiée de « honte nationale », avant de devenir la fierté de toute une région. Reconnue par l'Unesco en 1993, désignée par la Commission de Bruxelles comme capitale européenne de la culture 2019, cette ville de Basilicate, minirégion du creux de la « botte », a relevé la tête et n'a plus à rougir de la misère dont elle était, jusqu'à il y a peu, le symbole absolu.

UNE VILLE D'AVANT LES VILLES

Pourtant, les murs fraîchement rénovés de ces habitations lovées dans la roche, les bed & breakfast de luxe et les magasins de décoration, pas plus que les centaines de milliers de visiteurs accueillis ici chaque année (500 000 en 2018, trois fois plus qu'en 2010), n'estompent pas complètement l'horreur qu'a été, pendant si longtemps, la vie dans cette ville à nulle autre pareille.

À l'origine, il y a un vaste plateau, la Murgia, où les eaux ont creusé dans le tuf, au fil des millénaires, des cavités dans lesquelles les hommes ont pris l'habitude de chercher refuge. Les sassi sont deux parties de ce vaste ensemble, séparées par un éperon rocheux ; on les appelle aujourd'hui le sasso Barisano au nord et le sasso Cavosso au sud. Face à eux s'étendent le parc naturel de la Murgia et ses centaines de grottes abritant d'innom-

brables églises rupestres, peintes au cours des siècles par des mains anonymes et que la mémoire locale attribue à des moines orthodoxes ayant fui la Grèce au VIII^e siècle, durant la crise iconoclaste dans l'Empire byzantin.

Sur le site, la présence d'habitations troglodytes est attestée depuis la fin du paléolithique, ce qui fait de Matera une ville d'avant les villes, beaucoup plus ancienne que n'importe quel centre urbain en Europe occidentale. Contrairement à la plupart des cités antiques, elle n'a donc pas de récit des origines, pas de Romulus ni de mythe fondateur à exhiber. Matera n'a pas été créée, elle existe depuis toujours.

Aucun des envahisseurs qui se sont succédé dans la zone – Grecs, Romains, Byzantins, Lombards, Normands, Aragonais... – n'interrompra cette continuité de peuplement. Du reste, ces invasions n'ont affecté qu'en surface le quotidien des habitants. Au XIII^e siècle, une ville est construite sur le promontoire qui sépare les deux sassi. Cinq palais aristocratiques, une cathédrale, quelques maisons... La cité grandit et devient même le siège d'une régence de Basilicate au XVII^e siècle, au plus fort de la domination espagnole. Mais en dessous, dans les entrailles de la roche blanche, dans ces cavités naturelles plus ou moins grandes et grossièrement aménagées, rien ne change pour les plus pauvres d'entre les pauvres. Et rien ne changera jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle.

Maria Rosaria Taccardi est une enfant de Matera. Sa famille a vécu dans les sassi durant des générations. Avocate de formation, elle consacre désormais le plus clair de son temps à transmettre la mémoire de ce monde disparu, dont elle relate avec une égale passion l'histoire et la part de légende. « Ma famille a longtemps vécu dans la partie haute du sasso Cavosso, la plus proche des palais des grandes familles, précise-t-elle. Ici, on recevait un peu d'aide, parfois un peu de viande, qu'on cuisinait la nuit, en cachette,

de Matera

Cette cité, en partie troglodyte, du sud de l'Italie, longtemps considérée comme la plus pauvre du pays, s'est réinventée en un demi-siècle. Au point d'être désignée Capitale européenne de la culture 2019

« PARMI LES RELOGÉS, CERTAINS N'AVAIENT JAMAIS UTILISÉ UNE PORTE DE LEUR VIE. AU DÉBUT, ILS CHERCHAIENT À ENTRER DANS LEURS MAISONS PAR LE TOIT »

MARIA ROSARIA TACCARDI
avocate

pour ne pas susciter d'envie trop forte chez les voisins. Une ouverture faisant office de porte, il y avait un lit pour la famille, la promiscuité avec les bêtes, l'absence d'aération, et naturellement pas d'eau courante. Les sassi étaient un milieu très malsain. Sans compter les ravages de la malaria... »

En 1935, un intellectuel turinois, Carlo Levi, jeune médecin ayant renoncé à son métier pour se consacrer à la peinture, est condamné à l'exil intérieur en raison de ses opinions antifascistes. Le récit de sa réclusion dans la région, intitulé *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, publié au sortir de la guerre, contient une description horrifiée des sassi, comparés à l'Enfer de Dante. Le passage fait à peine quelques pages, mais son écho est tel qu'il force les politiques à se saisir du problème.

Matera devient un symbole, au-delà des frontières de l'Italie. Les responsables nationaux commencent à affluer, et ce qu'ils y découvrent dépasse l'entendement. « Quand Togliatti [le chef du Parti communiste italien] est venu dans les sassi en 1948, il raconte qu'il n'est même pas arrivé à y trouver du café, qu'on n'avait à lui offrir que de l'eau croupie », poursuit M^{me} Taccardi. Deux ans plus tard, c'est au tour du président du conseil, Alcide De Gasperi, un démocrate chrétien du Trentin (nord), ancien sujet des Habsbourg, de venir à Matera pour voir de ses yeux ce qu'il qualifiera de « honteux taudis ».

Une loi spéciale est votée le 17 mai 1952 : les habitants sont évacués progressivement et relogés dans des quartiers d'habitation flamboyants neufs, construits en périphérie de la ville. En quelques années, environ 17 000 personnes – plus de la moitié de la population de Matera – sont déplacées. « Les autorités passaient dans les sassi pour rappeler aux habitants qu'ils ne devaient pas déménager avec leurs bêtes. Parmi les relogés, certains n'avaient jamais utilisé une porte de leur vie, détaille Maria Rosaria Taccardi. Au début, ils cherchaient à entrer dans leurs maisons par le toit. »

mené à se mêler de politique, avec l'idée de faire voter les sassi. Puis, au fur et à mesure, nos idées ont progressé... »

POTENTIEL TOURISTIQUE

En 1968, les défenseurs des sassi reçoivent un soutien inattendu : dans *Le Monde*, un géographe, Maurice Le Lannou, alerte sur le péril de perdre « une ville qui se meurt par substitution, une culture qui s'efface par l'oubli », et rend hommage au travail de l'association La Sciletta. « Cet article a été très remarqué, se souvient le maire. Nous avons compris que nous n'étions pas seuls, que nous pouvions être soutenus. »

S'engage ainsi un long travail d'aménagement, de documentation et de réhabilitation, soutenu par des lois spéciales, qui trouvera son achèvement dans le classement au Patrimoine mondial de l'Unesco, le 9 décembre 1993. « J'étais à Carthagène, en Colombie, quand la nouvelle a été rendue publique. Pour nous, c'était une immense fierté, une consécration. »

Parallèlement au soutien des pouvoirs publics, des investisseurs, percevant le potentiel touristique du site, entreprennent de racheter ou de prendre en concession des sassi abandonnés – deux tiers d'entre eux sont toujours la propriété de l'État. Ces grottes réhabilitées sont devenues des boutiques, des cafés-restaurants ou même des hébergements de luxe pour visiteurs avides de vivre jusqu'au bout l'« expérience » de Matera, en dormant une nuit ou deux dans un paysage grandiose sans pour autant renoncer à l'électricité et au Wi-Fi.

Le même dynamisme local a été à l'œuvre dans la campagne pour la désignation de Matera comme capitale européenne 2019 de la culture. « L'idée est arrivée presque par hasard, en 2008. C'est une jeune fille d'ici, partie en stage à Bruxelles, qui a entendu parler du fait qu'une ville italienne devait être désignée pour 2019. En revenant à Matera, elle a transmis l'idée, et les premiers à lancer le projet ont été des jeunes du coin ! », se souvient Raffaello De Ruggieri. Les autorités locales n'ont eu qu'à canaliser cette énergie, puis à prendre le relais.

Bien sûr tout n'était pas prêt pour l'inauguration, en janvier, et les divers lieux d'exposition ont ouvert peu à peu, au cours du printemps. Mais la victoire de Matera est ailleurs : en un demi-siècle, elle a su transformer un stigmate en motif de fierté. À l'aune de ce parcours, les retards signalés ici ou là sont bien peu de chose. Même si la ville conserve de son histoire un lourd handicap : celui d'être, malgré ses 60 000 habitants, le seul chef-lieu de province d'Italie à ne pas être relié au réseau national de chemins de fer. Et malgré les appareils de chantier qui s'affaillent autour de la petite gare, située face à la mairie, nul ne sait exactement quand sera mis fin à cette ultime injustice. ■

JÉRÔME GAUTHIERET